

GOFFMAN Erving (1922-1982)

Jacques Cosnier

Curriculum vitae

Erving Goffman est né le 11 juin 1922 à Manville, dans l'Alberta, d'une famille juive de commerçants aisés émigrés de Russie. Après sa scolarité secondaire au Saint John's Technical School (école « progressiste » de Winnipeg), il entre à l'université du Manitoba dans l'intention d'y faire de la chimie.

En 1943, il travaille à Ottawa au *National Film Board*, dont l'activité dans cette période de guerre est essentiellement consacrée à la production de films documentaires de propagande. Sur la suggestion d'un de ses collègues, il s'inscrit en sociologie à l'université de Toronto pour la rentrée 1944.

Il y rencontre des anthropologues, en particulier Ray Birdwhistell, qui termine un PhD à l'université de Chicago et initie ses étudiants à l'observation de terrain et à l'interprétation des indices non verbaux.

En juin 1945, il passe sa licence et, influencé par Birdwhistell, il part à l'université de Chicago pour sa maîtrise.

Le milieu des sciences humaines de Chicago est très actif ; il y rencontre, entre autres, L. Wirth (un des fondateurs de l'école de Chicago), H. Blumer (disciple de Mead et créateur de l'« interactionnisme symbolique »), E.C. Hughes (élève de Park et sociologue des « occupations », qui préconise les études de terrain), Lloyd Warner enfin (spécialiste des styles de vie et des stratifications sociales), qui jouera un rôle important dans la suite de sa carrière.

Durant ces années, l'étudiant Goffman se révèle comme un lecteur assidu et perspicace : il lit évidemment les anthropologues

comme Sapir, Linton, Bateson, Margaret Mead, mais aussi les sociologues, Durkheim, Radcliffe-Brown, Parsons, Simmel... et Freud... et Proust... et beaucoup d'autres, aussi bien des scientifiques que des romanciers ou des philosophes.

Il soutient son mémoire de maîtrise en 1949 et part, sur les conseils de Warner, à Edimbourg où s'ouvre un département d'anthropologie sociale. Il y obtient un poste d'« instructeur ». C'est de là qu'il entreprend sa thèse de PhD sur la communauté des *Flies Sheland*. Il y séjournera jusqu'en 1951, se mêlant à toutes les fêtes, cérémonies, fréquentant les pubs, les billards, déjeunant avec le personnel de l'hôtel de Dixon...

Cette immersion de terrain va orienter toute son œuvre. L'objet qui émerge, ce sont les « interactions conversationnelles ». « Le but de la recherche est de dissoler et de fixer les pratiques régulières de ce que l'on appelle "interaction de face à face" », écrit-il au début de sa thèse, et il déclare que son objectif est de donner un statut de plein droit aux recherches sur l'interaction dans les sciences sociales.

Il retourne en 1952 à Chicago où il épouse une jeune sociologue, Angelica Schuyler Choate, issue d'une grande famille protestante de Boston.

Il soutient son PhD en 1953 et va s'installer pour trois ans à Bethesda (près de Washington DC), où il rédige son premier livre (*La présentation de soi*) et il est engagé comme « *visiting scientist* » au Laboratoire des études socio-environnementales du National Institute of Mental Health, ce qui lui permet de pratiquer une observation participante durant l'année 1954 à l'hôpital psychi-

atrique Saint Elizabeth, qui donnera la matière de son second livre (*Asiles*).

En 1957, il est invité par Blumer à Berkeley comme professeur-assistant visiteur. Il y est titularisé professeur en 1962.

Durant sa première année à Berkeley, il a des contacts avec Gregory Bateson, qui, lui-même, s'oriente vers l'éthologie après avoir fait des observations anthropologiques à l'hôpital (psychiatrique) des Vétérans de Palo Alto : durant cette période, il aura aussi l'occasion de fréquenter John Searle et H.P. Grice, représentants notables de l'école de la philosophie du langage d'Oxford.

En septembre 1968, il quitte Berkeley pour occuper une chaire « Benjamin Franklin » à Philadelphie, avec la seule charge d'assurer un cours aux étudiants de troisième cycle.

En 1982, élu président de l'American Sociological Association, il doit annuler son discours présidentiel préparé pour le congrès de San Francisco et meurt d'un cancer le 20 novembre 1982.

L'œuvre de Goffman

L'œuvre de Goffman est difficile à classer et peut paraître déroutante aux lecteurs habitués aux ouvrages académiques où règnent les statistiques, voire les expérimentations, et qui débouchent sur des théories générales. Les onze livres qui constituent « les contes de Goffman », selon l'expression humoristique de U. Harniez, reflètent cependant une remarquable continuité quant à son objet et à sa méthode. Cet objet, ce sont les « interactions de la vie quotidienne » qui sous-tendent l'« ordre de l'interaction ». Sa méthode est délibérément qualitative et se voudrait « naturaliste », c'est-à-dire basée sur l'observation de terrain. Il cite d'ailleurs en plusieurs endroits l'éthologie comme exemple : « Le moment paraît bien choisi pour consulter l'éthologie des interactions dont nous avons besoin si nous voulons étudier ce domaine de

façon naturaliste », écrit-il dans le premier son premier livre (*La présentation de soi* « humanistes » ? Mais il pourrait aussi bien être revendiqué par les psychologues sociaux et c'est d'ailleurs à ce titre qu'il commence sa carrière... Mais il est vrai qu'il la termine comme président de la Société américaine sociologie...

En fait, les interactions quotidiennes sont objet typiquement interdisciplinaire qui relie à la fois de l'anthropologie, de la sociologie, la psychologie, de l'éthologie et des sciences du langage. L'œuvre de Goffman appartient la fois à ces différentes disciplines et a fortement contribué à la reconnaissance « de plein droit » du mouvement interactionniste.

L'ordre de l'interaction peut s'observer d toute espèce de « rencontre », c'est-à-dire que deux personnes sont en présence, cette coprésence soit focalisée (les personnages ont alors un motif commun d'attention conjointe) ou non (les partenaires manifestent une indifférence civile).

« Je considérerai la manière dont l'individu se comporte dans les situations ordinaires de la courante, se présente lui-même et ses activités aux autres, les manières de guide et contrôle l'impression que ces activités font de lui, et les sortes de choses qu'il fait ou ne pas faire au cours de sa présence en leur présence. »

L'interaction peut être ainsi définie comme fluence réciproque des individus sur actions de ceux qui sont en leur présence physique.

Un tel objet, l'interaction, et une telle méthode d'observation naturaliste, l'amène dès son premier livre à considérer la vie sociale comme une scène et lui suggère une méthode dramaturgique particulièrement adaptée dans *La présentation de soi* qui constitue dans l'édition française le premier tome de *La mise en scène de la vie quotidienne*.

sont des principes dramaturgiques », écrit-il dans la préface.

Ainsi va-t-il définir un certain nombre de termes pour rendre compte des scènes quotidiennes.

La représentation (*performance*) : totalité de l'activité d'un acteur qui se déroule dans un laps de temps caractérisé par la présence continue de l'acteur face à un ensemble déterminé d'observateurs influencés par cette activité.

La façade (*front*) : partie de la représentation qui a pour fonction normale d'établir la définition de la situation d'une façon fixée et générale pour ceux qui observent la représentation. La façade est ainsi l'équipement expressif (*expressive equipment*, traduit souvent par « appareillage symbolique ») d'une espèce standardisée employé intentionnellement ou non par l'individu durant sa performance.

Les parties « standard » de la façade sont le décor (*setting*), les parties scéniques de l'équipement expressif et la façade personnelle (*personal front*), items identificateurs de l'acteur (*performer*).

Le décor (*setting*) comprend le mobilier, la disposition matérielle et les autres éléments de l'arrière-plan qui fournissent les accessoires scéniques utiles au déroulement des actions jouées avant, pendant ou après. Un site est géographiquement stable, ceux qui veulent l'utiliser doivent donc s'y rendre et cessent leur performance en le quittant. C'est seulement dans des circonstances exceptionnelles que le site suit l'acteur : par exemple : cortège funéraire, parade civique...

Il existe une région antérieure : l'espace scénique (*frontstage*), avec ses accessoires permanents, et une région postérieure : la coulisse (*backstage*), dotée d'instruments propres à apprêter extérieurement le corps et à préparer la représentation.

donc mobiles avec lui), soit : les items d'apparence, qui précisent son statut social et son type d'engagement actuel, les items de manière, qui informent sur le rôle interactif qu'il souhaite jouer dans la situation présente.

L'acteur (*performer*) détient l'aptitude à prendre un rôle. Il ressent profondément l'humiliation, ce qui le conduit à réduire au minimum les risques de scandale (i.e. les accidents de la mise en scène).

Le personnage (*character*) est une silhouette habituellement avantageuse destinée à mettre en évidence la force et d'autres qualités foncières. Dans notre société, le personnage coïncide avec le *self*.

Le *self* est en effet une sorte d'image, habituellement honorable et digne, que l'individu incarnant le personnage essaie d'attacher les autres à se faire de lui. Le *self* en tant que personnage représenté est un effet dramatique qui se dégage du spectacle proposé. En analysant le *self*, on est donc amené à se désintéresser de son possesseur, de la personne à qui il profite ou coûte, parce que cette personne et son corps se bornent à servir pendant quelque temps de support à une construction collective. Les moyens de produire et de maintenir un *self* ne résident pas à l'intérieur du support, mais sont souvent fournis par les organisations sociales.

La routine, ou rôle (ou partition : *part*), est le modèle d'action préalable que l'acteur développe durant une représentation et qui peut être utilisé en d'autres occasions.

Cette « boîte à outils » va être utilisée par Goffman pour décrire des situations diverses de la vie quotidienne : métiers « public », relations de service, comportements de rue, queues, réunions mondaines, etc.

Au contact de Bateson, le modèle dramatique s'élargira du côté ethnologique, avec l'étude des rituels et le développement de

les actions langagières et les aspects non verbaux de l'interaction prendront une place importante.

C'est dans les *Rites d'interaction* (1969) que s'annonce cet élargissement du modèle dramaturgique de base.

« L'objet à étudier, c'est cette classe d'événements qui ont lieu lors d'une présence conjointe et en vertu de cette présence conjointe. Le matériel comportemental ultime est fait des regards, des gestes, des postures et des énoncés verbaux que chacun ne cesse d'injecter, intentionnellement ou non, dans la situation où il se trouve... L'examen systématique et précis de ces "comportements mineurs" commence à se développer, sous l'impulsion des études fructueuses menées sur les animaux et sur le langage, et grâce à la possibilité d'étudier les interactions au sein des "petits groupes" et à la faveur des entretiens thérapeutiques », écrit-il dans l'introduction. C'est dans ce livre qu'apparaît la théorie de la « face ».

« La "face" est la valeur sociale positive qu'une personne revendique à travers la ligne d'action que les autres supposent qu'elle a adoptée. La face est une image du moi délivrée de certains attributs sociaux. [...] Ce sont les règles du groupe et la définition de la situation qui déterminent le degré de sentiment attaché à chaque face et la répartition de ce sentiment entre toutes. » Ainsi, l'individu peut « sauver la face » ou la perdre, selon les lignes d'action qu'il sera capable de mettre en jeu. La face sociale est à la fois un bien précieux et un prêt fragile consenti par la société.

D'où un travail permanent de figuration (*facework*) pour éviter les incidents, c'est-à-dire que soi-même ou les autres perdent la face. Garder la face n'est généralement pas le but de l'interaction mais c'est une de ses conditions essentielles. Goffman décrit ainsi maints procédés rituels qui constituent un répertoire

échanges réparateurs, d'usage si courant dans les interactions quotidiennes.

Dans son avant-dernier livre, considéré comme son œuvre la plus élaborée, *Les cadres de l'expérience (Frame analysis)*, il pénètre plus avant dans la psychologie sociale de l'interaction. Tous les micro-comportements antérieurement décrits sont mutuellement et constamment interprétés par les partenaires. Il y a donc une nécessité permanente de saisir et d'indiquer comment « cadrer » la situation et les actions qui s'y déroulent, d'autant plus qu'au cours d'une même rencontre, plusieurs cadres peuvent être successivement utilisés : ironie, dissimulation, offre de service, affirmation de pouvoir, appel à la compassion... La notion de cadre empruntée à Bateson désigne les éléments de base qui fournissent les principes d'organisation qui structurent les événements sociaux et orientent l'engagement subjectif des acteurs. À un premier niveau, on parlera de cadres primaires : situations et activités préétablies, d'identification et d'intelligibilité immédiates, mais un second niveau plus complexe peut se greffer sur le premier. Ainsi sont décrits par Goffman : la modalisation (*keying*) et la fabrication. La modalisation est un processus de transcription conventionnel qui permet de mettre en scène une activité qui ressemble à une autre (cadre primaire) mais que les participants considèrent comme différente : par exemple, les jeux de rôles, les faussesemblants, la plaisanterie, le discours rapporté... La fabrication résulte d'efforts délibérés, destinés à désorienter l'activité d'un individu et qui vont jusqu'à fausser ses convictions sur le cours de l'action, par exemple la tromperie, la duperie, la farce, la propagande, la publicité détournée...

Évaluation critique

L'œuvre de Goffman est une œuvre à succès, ses livres se sont vendus et continuent à se

vendre aussi bien dans le milieu universitaire que dans le grand public ; on pourrait même dire que sa notoriété, voire sa popularité, post-mortem est croissante ; pour certains, elle est paradigmatique de la « microsociologie », pour d'autres – et ce n'est pas contradictoire – de l'« interactionnisme ».

Ceci peut s'expliquer de plusieurs manières. D'abord par son héritage et ses références intellectuelles : à l'université de Chicago, où il acquiert sa formation, régnait encore les idées des fondateurs de l'école, c'est-à-dire l'intérêt pour l'« écologie urbaine », les problèmes des rapports quotidiens intercommunautaires, les études de terrain et les monographies ; à Chicago aussi, restent en psychologie sociale les traces fraîches de George Herbert Mead et de l'« interactionnisme symbolique » ; et, en amont de ces différents chercheurs, ne sont pas inconnus Simmel et Tarde (déjà théoriciens de l'interaction à la fin du XIX^e siècle).

D'autre part, dans les années 1960 et 1970, l'intérêt pour l'anthropologie de la vie quotidienne ainsi que pour les « communications non verbales » va s'accroître notablement ; c'est d'ailleurs quasi simultanément que se développera, autour de Garfinkel, le mouvement ethnométrologique (éthnologie des méthodes et procédures de résolution des problèmes quotidiens).

Enfin, c'est aussi dans ce large mouvement habilitant l'observation naturaliste du quotidien pour l'étude des communications interindividuelles que surgit de nouvelles orientations dans les sciences du langage, dépassant les traditionnelles linguistiques du code pour étudier le langage en situation, avec la socio-linguistique interactionniste et la pragmatique linguistique...

De tout cela, Goffman sut faire son profit, et sa culture et son talent d'écrivain lui ont permis d'en proposer une synthèse originale et attractive.

Reste un point souvent débattu et auquel Goffman était sensible (il supportait d'ailleurs :

mal la critique) : quel peut être le rapport de sa « microsociologie » et de la « macrosociologie » ? Quels sont les liens entre l'ordre de l'interaction et l'ordre social ? Sa réponse est la suivante : « Je donne personnellement la priorité à la société et considère les engagements d'un individu comme secondaires, mais je ne m'occupe pas de la structure de la vie sociale, je m'occupe de l'expérience individuelle de la vie sociale... et donc mon travail ne traite que de ce qui est secondaire. » Bien sûr, les deux ordres sont liés mais, selon son expression, par un « couplage flou », et il en donne quelques exemples dans son adresse présidentielle de 1982. Il n'en reste pas moins que, comme il le reconnaît, il s'est peu préoccupé des problèmes classiques de la macrosociologie. Cependant, ses descriptions très subtiles des scènes de la vie quotidienne avec ses artifices et sa fragilité permanente sont par elles-mêmes un instrument de critique sociale fondamental (particulièrement visible dans *Asiles* et *Stigmatisés*). D'une certaine façon, elles contribuent à la dénonciation situationniste de la « société du spectacle ». Il ne déplaçait d'ailleurs pas à Goffman de jouer les provocateurs d'incidents, et il était certainement un *rule breaker* et un *frame breaker* par tempérament, comme le signale B.M. Berger dans sa préface à *Frame analysis* ; un *bad boy* qui prenait souvent plaisir à tester les limites de tolérance des interacteurs à l'infraction aux règles de la civilité ordinaire.

Goffman fait partie de la « galaxie interactionniste », selon l'expression imagée de Corcuff, galaxie aujourd'hui étendue et qui semble avoir acquis droit de cité dans les sciences sociales ; c'est certainement un des mérites d'Erving Goffman que d'y avoir significativement contribué.

Bibliographie

- 1959. *The presentation of self in everyday life*, Double Day, Anchor Books. D'abord publié en monographie du Social Sciences Center de l'université d'Édimbourg en 1956.
- 1973. Traduction française : *La présentation de soi*, tome 1. De la mise en scène de la vie quotidienne, Paris, Éditions de Minuit.
- 1961. *Asylums : Essay on three social situations of mental patients and others inmates*, Double Day, Anchor Books.
- 1968. Traduction française : *Asiles, étude sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Éditions de Minuit.
- 1961. *Encounters : two studies in the sociology of interaction*, Indianapolis, Bolo Merrill.
- 1963. *Stigma : Notes on the management of spoiled identity*, Englewood Cliffs, N.J.
- 1975. Traduction française : *Stigmatisés. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Éditions de Minuit.
- 1963. *Behavior in public places : Notes on the social organization of gatherings*, Free Press, Glencoe Ill.
- 1981. Traduction française : chapitre 3, dans Y. Winkin (éd.), *La nouvelle communication*, 267-278, Paris, Le Seuil.
- 1967. *Interaction rituals : Essays on face-to-face behavior*, Doubleday, Anchor Books.
- 1973. Traduction française, 1973 : *Les rites d'interaction*, Paris, Éditions de Minuit.
- 1969. *Strategic interaction*, Univ. of Pennsylvania Press, Philadelphia.
- 1971. *Relations in public : micro-studies of the public order*, N.Y., Basic Books.
- 1973. Traduction française : *Les relations en public*, tome 2 de la *Mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Éditions de Minuit.
- 1974. *Frame analysis*, N.Y., Harper and Row.
- 1991. Traduction française : *Les cadres de l'expérience*, Paris, Éditions de Minuit.
- 1979. *Garden Advertisements*, N.Y., Harper and Row.
- 1968. Traduction française, extraits dans Y. Winkin, *Erving Goffman : les moments et leurs hommes*, Paris, Le Seuil/Minuit.
- 1981. *Farms of talk*.
- 1987. Traduction française : *Façons de parler*, Paris, Éditions de Minuit.

Ouvrages en français sur Goffman

- WINKIN, Y. 1988. *Erving Goffman, les moments et leurs hommes*, Paris, Le Seuil/Minuit.
- CASTEL, R., COSNIER, J., JOSEPH, I. (éd.), 1989. *Le parler d'Erving Goffman*, Paris, Éditions de Minuit.
- JOSEPH, I. 1998. *Erving Goffman et la microsociologie*, Paris, puf.

(Note : les détails biographiques reposent largement sur ceux qu'a donnés Winkin, 1988).

Ouvrages d'Erving Goffman

- 1963. *Communication conduct in an island community*, Thèse de PhD, université de Chicago.